



**MAUREEN
MARTINEAU**

Une église
pour les
oiseaux

UNE ÉGLISE POUR LES OISEAUX

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Héliotrope, 2015

Publication réalisée par l'intermédiaire
de Books And More Agency (#BAM)

© Éditions de l'Aube, 2022
pour la présente édition
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-4860-9

Maureen Martineau

Une église pour les oiseaux

roman

éditions de l'aube

DE LA MÊME AUTEURE

AUX ÉDITIONS DE L'AUBE

Le silence des bois, l'Aube noire, 2021 ; Mikros noir, 2022

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La ville allumette, VLB, 2018

L'activiste. Le jour des morts, VLB, 2015

L'enfant promis, La courte échelle, 2013

Le jeu de l'ogre, La courte échelle, 2012

« Les terribles montagnes
sont le rire d'un dieu. »

POÈTE ANONYME DE L'INDE

Note au lecteur

Bien qu'inspiré de faits réels, ce roman met en scène des personnages dont la vie, les actions et les propos sont purement fictifs.

U_N

Vu du ciel, le village de Ham-Sud semble s'agenouiller aux pieds de la montagne. Les martinets ramoneurs s'y précipitent au printemps, quand ils rentrent d'Amérique centrale.

Depuis quelques années, ils sont une centaine à vivre dans l'église désaffectée qui trône au cœur de la municipalité. Même si le presbytère est maintenant habité, son locataire ne les importune pas. Au contraire, il leur a facilité la vie en posant un grillage dans la cheminée de l'église où ils peuvent accrocher leurs nids au-dessus du vide. C'est dire que l'homme les connaît bien. Il sait que dans un autre temps une malédiction les a frappés. Avec leurs pattes bien trop courtes, ils sont condamnés au vol éternel, sinon à se percher à la verticale sur les écorces rugueuses, les murs granuleux et les vieilles pierres.

Dans le clocher, leur ami a même hissé un tronc creux pour qu'ils puissent se reposer durant le jour. Il a aussi retiré la porte de l'escalier qui relie le jubé au clocher, et ils peuvent maintenant aller et venir librement. Telle est la bonté de cet être qui vit en retrait des autres humains. C'est du moins ce que se racontent les martinets dans les combles où ils sont présentement suspendus comme des chauves-souris aux aguets.

Mais les oiseaux sont inquiets ce matin. Depuis la fin des moissons, ils retardent chaque jour leur départ. Depuis quelque temps aussi, leur hôte si calme d'habitude est hors de ses gonds. La nuit dernière, dans la sacristie, il a saccagé le grand saint Joseph de plâtre à coups de marteau en l'accablant des pires injures. Dommage, car ils aimaient bien se poser sur les replis craquelés de la longue tunique rouge de la statue. Son emportement ne les a pas épargnés et son ultimatum a résonné dans toute l'église.

« Foutez-moi tous le camp. Il faut peut-être que je vous montre un calendrier? On est en septembre, je dois chauffer, bordel! »

La tête renversée, les bras ballants, l'homme les a fixés. Puis, découragé, il a desserré les doigts et laissé son marteau chuter sur le terrazzo. Secoués par l'écho, les plus jeunes se sont réfugiés derrière le grand orgue.

Tant qu'ils nichent dans la cheminée, leur ami se prive d'allumer la grosse fournaise de l'église, et les journées froides des deux dernières semaines menacent la santé des

UNE ÉGLISE POUR LES OISEAUX

autres animaux qui vivent là aussi. C'est vrai qu'une bonne attisée couperait l'humidité. Comment faire comprendre à l'homme que partir maintenant est bien trop périlleux? Que dans ces nuages qui bloquent l'horizon flotte une odeur de mort.

Roxanne Pépin se tient au-dessus de l'évier, les mains dans la mousse, ses yeux pâles fixant la forêt derrière la vitre embuée. Par vagues brumeuses, l'aube émane de la terre et fait vibrer le rouge et le jaune des arbres contre la grisaille du ciel. Sa veste de laine orange l'attend, pendue à un crochet à l'entrée. Il lui suffirait d'ouvrir la porte arrière pour s'enfoncer dans le paysage. Elle ressent déjà le plaisir de marcher dans les sentiers boueux.

Réfrénant son envie, elle baisse les yeux vers l'eau sale. La tasse à café est soigneusement rincée, puis mise à sécher dans l'égouttoir de plastique blanc. L'article qu'elle a lu sur les effets cancérigènes des détergents l'obsède. Après s'être essuyé les mains sur son pantalon de tweed, elle s'installe à la table de cuisine, un meuble en chêne sorti du réfectoire d'un couvent, qui occupe le centre de la pièce. C'est

là qu'elle préfère travailler, dans la lumière qui filtre par la grande baie vitrée.

Elle n'est pas aussitôt assise qu'elle soupire d'exaspération. Rien ne va comme elle veut. Son stylo Montblanc a encore disparu. Impossible de réfléchir sans l'avoir entre les doigts. Sa chatte Maline, allongée sur le divan, joue à l'hypocrite. À quatre pattes sous la table, Roxanne récupère l'objet précieux tout en maudissant ce poste de mairesse qui lui vole tout son temps de jeune retraitée. Cette campagne de financement pour la nouvelle bibliothèque la rend dingue. Un projet électoraliste de l'ancien conseil municipal dont elle a écopé avec, en prime, un budget troué de mystères. Jamais ils ne réussiront à amasser les deux cent cinquante mille dollars conditionnels aux subsides publics. Leur seule chance consiste à relancer les donateurs pour qu'ils bonifient leur offre. Ils ne sont pas légion. Une tâche qu'elle pourra boucler aujourd'hui si elle s'y met sérieusement.

Depuis la veille, les dossiers sont étalés partout dans la cuisine. Sur le comptoir, les chaises, le buffet. Celui qui est ouvert devant elle accapare toute son attention. Un mécène qui tient à garder l'anonymat a fait un don de soixante-dix mille dollars au projet. Comment le dépôt a-t-il pu être comptabilisé sans que la source soit identifiée? Béliveau, le seul conseiller ayant conservé son siège aux dernières élections, doit en savoir plus. Roxanne se promet de lui rendre visite.

Elle s'installe devant l'ordinateur pour lui laisser un message. Pendant qu'elle pianote, Facebook lui apprend qu'Hermann Fiesch est en ligne. Son cœur s'affole. Elle ferme tout et se réfugie dans un fauteuil du salon où sa chatte vient se lover sur ses genoux. Ses doigts nerveux fouillent le poil pour arracher les nœuds qui l'encombrent. Une sensation désagréable lui noue l'estomac. Elle n'a pas envie d'être encore importunée par les doléances de cet illuminé. Depuis un an, Fiesch a entraîné la municipalité dans des démêlés judiciaires sans fin. Encore récemment, la saga a repris. Il a décidé de faire appel, après s'être vu refuser le permis municipal indispensable à l'ouverture de son zoo. Des centaines d'animaux en plein village, et dans un ancien lieu de culte ! La petite église catholique Saint-Joseph-de-Ham-Sud qu'il a achetée est dans un état lamentable. Les enclos installés tout autour défigurent la rue principale. Qui voudra venir s'établir à proximité d'un élevage de lamas puants ? Les trois cents habitants de la municipalité ont besoin d'attirer de nouveaux contribuables pour s'offrir un minimum de services, dont une bibliothèque digne de ce nom.

La mélodie de son cellulaire résonne dans la grande maison vide. Où a-t-elle foutu son sac à main ? C'est Louis-Étienne. Comment a-t-elle pu oublier ?

« Maman ?

— Oui, mon loup. Excuse-moi, je...

— Tu ne m'as pas téléphoné...

- Je sais...
- Tu ne m’as pas téléphoné. D’habitude tu m’appelles avant huit heures.
- Calme-toi. J’ai simplement... »
- Elle cherche une excuse. Le reproche la devance.
- « J’ai pensé que tu étais morte.
- Tout va bien. »
- Un sanglot déchire la voix de son fils.
- « J’étais certain qu’il t’était arrivé quelque chose.
- Il ne m’arrivera rien, mon loup. Comment ça se passe, toi ?
- J’ai mal dormi.
- Tes cauchemars ?
- Il est revenu, mom ! Cette fois j’ai vu l’auto sur le dos avec les roues qui continuaient de tourner. Éric était là, couvert de boue comme un zombie.
- Tu prends tes médicaments ?
- Oui, maman, je les prends, tranche Louis-Étienne d’un ton impatient. Mais ça ne change rien pour la nuit. Je l’entends toujours.
- Tu fais comme le psychologue t’a dit ?
- Je tends ma main, je fais “stop”, lui dis de reculer. D’habitude ça fonctionne, il se tourne et repart. Mais hier...
- Tu veux que je reprenne un rendez-vous ?, l’interrompt-elle.
- Hier, Éric s’est avancé jusqu’à moi. Il m’a supplié de lui prendre la main. Je n’ai pas pu dire non. Il s’est

accroché. Il voulait que je le suive. Que j'aïlle voir comment c'était quand il n'y a plus rien. Plus rien, maman! C'est terrible. Un trou noir et on ne sait même pas qu'on ne sait plus. Je me suis réveillé tout mouillé. Je ne voyais pas bien, je croyais que c'était son sang qui avait coulé sur moi.

— De la sueur...

— Non, mom! Quand j'ai allumé, c'était vraiment du sang. J'avais son sang sur mon T-shirt, sur mes mains, je te jure. »

Roxanne se lève d'un geste brusque. La chatte déguerpit sous l'escalier. Ça suffit, son gars doit se raisonner.

« Et ce matin ? »

— Quoi, ce matin ? »

La voix maternelle est dure.

« Tu es encore taché ? »

Il hésite, bafouille.

« Non. Qu'est-ce que tu crois? Que j'allais rester comme ça? J'ai pris une douche, j'ai tout lavé. »

En remettre.

« Et ton lit, Louis-Étienne ? »

— Quoi, mon lit ? »

Le confronter.

« Il est taché, ton lit ? »

— ...

— Je te rappellerai plus tard. Je suis en réunion. »

Roxanne se tient debout, une main sur la poignée de la porte, ses cheveux argentés ondulant sur le col de la veste

MAUREEN MARTINEAU

de laine qu'elle vient d'enfiler. La veste orange pour ne pas qu'un chasseur lui tire dessus. Juste avant de foncer dans l'horizon, elle se répète comme pour s'en persuader, *Je ne peux rien faire de plus pour lui.*